

*Surprenante
violence
dans la nursery*

Collection Mille et un bébés

dirigée par Patrick Ben Soussan

Des bébés en mouvements, des bébés naissant à la pensée, des bébés bien portés, bien-portants, compétents, des bébés malades, des bébés handicapés, des bébés morts, remplacés, des bébés violents, agressés, exilés, des bébés observés, des bébés d'ici ou d'ailleurs, carencés ou éveillés culturellement, des bébés placés, abandonnés, adoptés ou avec d'autres bébés, des bébés et leurs parents, les parents de leurs parents, dans tous ces liens transgénérationnels qui se tissent, des bébés et leur fratrie, des bébés imaginaires aux bébés merveilleux...

Voici les mille et un bébés que nous vous invitons à retrouver dans les ouvrages de cette collection, tout entière consacrée au bébé, dans sa famille et ses différents lieux d'accueil et de soins. Une collection ouverte à toutes les disciplines et à tous les courants de pensée, constituée de petits livres – dans leur pagination, leur taille et leur prix – qui ont de grandes ambitions : celle en tout cas de proposer des textes d'auteurs, reconnus ou à découvrir, écrits dans un langage clair et partageable, qui nous diront, à leur façon, singulière, ce monde magique et déroutant de la petite enfance et leur rencontre, unique, avec les tout-petits.

Mille et un bébés pour une collection qui, nous l'espérons, vous donnera envie de penser, de rêver, de chercher, de comprendre, d'aimer.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

*Surprenante
violence
dans la nursery*

L'Escabelle

(Textes réunis par Christian Robineau)

avec

Anne Aubert-Godard

Edwige Dautzenberg

Denis Devictor

Dominique Japiot

Christian Robineau

Sylvie Sevin-Scapin

François Sirol

Muriel Soulié

Virgil Tanase

Mireille Wojakowski

1001 BB - Bébés au quotidien

ères
éditions

Conception de la couverture :

Corinne Dreyfuss

Réalisation :

Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012

ME - ISBNPDF : 978-2-7492-2956-0

Première édition © Éditions érès 2006

33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Table des matières

Introduction	
<i>Dominique Japiot</i>	7
Entre violences matricielles et haines multiples, une tendresse inouïe	
<i>Anne Aubert-Godard</i>	13
Sur les chemins de la grossesse (I)	
<i>Edwige Dautzenberg</i>	27
Sur les chemins de la grossesse (II)	
<i>Sylvie Sevin-Scapin</i>	31
« Je me suis mise dans des colères noires ! Je me suis même fait peur ! »	
<i>François Sirol</i>	37
Violence en réanimation néonatale et pédiatrique	
<i>Denis Devictor</i>	53
Surprenante absence dans la nursery	
<i>Virgil Tanase</i>	71
« On ne peut pas lui en vouloir... »	
<i>Mireille Wojakowski</i>	85

Du féminin au maternel, du couple à la famille : constructives violences <i>Muriel Soulié</i>	101
Après-coup (sur la tête) ou De quelle « violence » parlons-nous ? <i>Christian Robineau</i>	117
Bibliographie.....	129

Dominique Japiot

Introduction

« J'étais timide, elle était une inconnue pour moi, intime inconnue sortie de moi et qui n'était déjà plus moi, je lui donnais ce que j'étais et ce que je n'étais pas. J'étais jalouse d'elle, j'étais vieille, dépitée, cassée, fatiguée, ma vie était derrière moi, et la petite exubérante dans sa force, sa toute nouvelle vigueur faisait de moi son passé, le passé. J'étais dépassée par elle, je lui avais tout donné, je ne savais pas encore si j'allais l'aimer... Il fallait que je la ramène à la maison, sous mon toit, chez moi, alors que je ne la connaissais même pas, alors que je l'avais déjà eue en moi pendant neuf mois. »

Ce témoignage est extrait du dernier livre d'Eliette Abécassis (2005), écrivain et philosophe : un texte très fort qui va à l'encontre des « teintes couleur layette » de la maternité idéalisée à laquelle, malgré nos expériences de vie personnelles et professionnelles, nous avons tous tant envie de croire...

Dominique Japiot, psychologue, coordinatrice de l'Accueil thérapeutique parents-bébé Les Pépinières, CMP de l'intersecteur 06 des Yvelines, Versailles.

S'il est source de bonheur, le bébé, dès sa conception et même dans les situations les plus ordinaires, cause inévitablement gêne, inquiétude ou souffrance. Sa réalité est forcément blessante, puisque toujours différente de l'idéal. À la fois si semblable et tellement étranger, l'enfant fait violence. Il peut ainsi susciter du rejet, de l'agressivité et même de la haine. Autant de mouvements que la pression familiale et sociale pousse à taire, voire à refuser de reconnaître comme siens, tant ils génèrent honte ou culpabilité.

C'est pourquoi l'expression de cette violence interne, en grande partie inconsciente, parfois verbalisée, parfois agie, vient toujours nous surprendre...

* *
*

Ce choix d'une interrogation sur les mouvements psychiques violents de la périnatalité est venu naturellement s'inscrire dans la poursuite de la réflexion entreprise par notre association, l'Escabelle, lors de ses différentes journées d'étude publiées dans cette même collection. Quelques lignes d'Élisabeth Darchis (2000) pourraient illustrer ce fil rouge que nous tentons de dérouler de colloque en colloque : « La sortie du bébé réactualise la différence entre le moi et le non-moi : séparation et continuité caractérisent ce vécu paradoxal. La mère va se différencier corporellement du bébé et établir un lien de filiation en passant du cordon ombilical au cordon psychique. »

Les profonds réaménagements physiques et psychiques que nécessite le processus de parentalité, la multiplicité des

éprouvés du fœtus et du nouveau-né, et l'instauration de la nouvelle relation parent-bébé ne peuvent s'élaborer sans une nécessaire violence. Mais où cette violence s'origine-t-elle ?

* *

*

Pour tenter de remonter à la source de cette « violence ordinaire », notre réflexion s'est appuyée sur le concept de « violence fondamentale », formulé par Jean Bergeret depuis 1981 : pour cet auteur, le mot « violence » découle étymologiquement du radical *vis*, et est donc radicalement lié à la notion même de force vitale. Il distingue la violence naturelle, instinct universel et inné de survie et d'autoconservation face aux menaces de l'environnement, et l'agressivité, pulsion secondairement érotisée. L'objet de la violence n'est pas pleinement différencié, ce serait un « non-moi » dont il faudrait se protéger pour s'assurer intégrité et sécurité. Dans cet affrontement n'interviendraient encore ni plaisir ni haine.

La période périnatale, particulièrement riche en résurgences de la vie archaïque, peut en effet réactiver chez les parents ce fantasme de rivalité existentielle vis-à-vis de l'enfant : « Est-ce lui ou moi ? Pour qu'il vive, dois-je disparaître ? » Ce potentiel létal de la naissance, dans lequel fantasme et réalité s'interpénètrent, nous n'allons cesser de le retrouver comme une menace constante de l'intégrité corporelle et psychique des futurs parents et de l'enfant.

Poursuivant sa réflexion, Jean Bergeret (1984) propose que la violence pulsionnelle, d'abord mise au service de l'autoconservation, évolue en se liant aux pulsions libidinales : une

partie s'intégrerait dans un courant objectal d'amour et de créativité, une partie, non liée, donnerait naissance à l'agressivité, au sadisme, etc.

Déjà, Freud, dès 1915, écrivait que « l'objet est connu dans la haine ». À sa suite, Winnicott nous a beaucoup éclairés sur l'amour impitoyable de ce bébé auquel nous nous identifions, mais pour lequel, de façon plus ou moins consciente, nous pouvons éprouver de la haine. Dans son célèbre article de 1947, Winnicott propose dix-sept raisons qu'a une mère de haïr son bébé et souligne l'importance qu'elle puisse tolérer cela sans rien y faire. C'est ainsi que, progressivement, elle va pouvoir lier mouvements de haine et de tendresse envers un même objet – son bébé – dans l'ambivalence.

* *
*

S'il nous est difficile de situer l'origine de la violence, sinon dans une pulsion d'autoconservation, nous en dessinons également mal les contours. C'est pourquoi le titre de cet ouvrage fait un emprunt à l'un des articles les plus connus de la psychanalyste américaine Selma Fraiberg (1995), « Ghosts in the nursery » (fantômes dans la chambre d'enfants), métaphore qu'elle a choisie pour évoquer la présence inquiétante d'objets appartenant au monde interne des parents et qui rôdent autour des bébés en pouvant venir se projeter en eux.

Les différents textes ici rassemblés soulignent en effet à quel point la relation parent-enfant est chargée de représentations en grande partie inconscientes, parfois traumatiques, qui inscrivent le fœtus et le nouveau-né dans l'histoire génération-

nelle. Comme l'écrit Catherine Bergeret-Amslek (1998) : « Nous sommes notre mère nous mettant au monde, nous nous identifions au bébé que nous allons avoir et à celui que nous sommes encore. » Par ce renvoi aux origines, le nouveau-né engage le passé de ses parents, mais il convoque aussi le futur en entrant dans l'ordre des générations. En naissant, l'enfant s'inscrit dans la temporalité et brise le fantasme d'immortalité.

Les problématiques oedipienne et narcissique des parents vont être ainsi fortement sollicitées par ces deuils « développementaux », comme les appellent Bertrand Cramer et Francisco Palacio-Espasa (1993), et que matérialise leur bébé : deuil de l'unité mère-enfant qui réactualise les pertes et les abandons, deuil de la toute-puissance infantile avec réactivation des conflits mal élaborés de l'enfance, deuil du fantasme de bisexualité : la maternité signe la différence des sexes.

Cette violence défensive et réciproque éprouvée par le bébé et ses parents va se révéler indispensable face au fantasme toujours présent d'un amour parental qui serait entièrement dévoué à son enfant. Ce dernier, ainsi comblé, ne trouverait place pour aucun désir autre, et aucune individuation ne lui serait possible. C'est seulement « si l'amour maternel ne demeure pas inconditionnel », nous dit Michèle Benhaïm (2003), que « l'enfant peut, sans danger, y projeter sa propre violence et la symboliser. »

Pour soutenir le bébé dans des éprouvés parfois très désorganisant, pour aider ses parents à l'accueillir dans ce qu'il représente de continuité mais aussi de singularité, il nous a semblé important d'interroger ces mouvements violents, souvent déniés et projetés, parfois envieux et destructeurs, que les

différents acteurs de la périnatalité, familles et soignants, peuvent à la fois vivre, mais aussi susciter.

Si nous pouvons reconnaître et accueillir l'émergence de cette violence ordinaire, en favoriser la verbalisation et l'élaboration, nous facilitons son intégration dans un courant dynamique de maturation. Une telle attention peut permettre de prévenir certaines souffrances somatiques et relationnelles ou d'accompagner bébés et parents en difficulté.

Anne Aubert-Godard

Entre violences matricielles et haines multiples, une tendresse inouïe

« On dit d'un fleuve qu'il est violent parce qu'il emporte tout sur son passage, mais nul ne taxe de violence les rives qui l'enserrent. »

Berthold Brecht

Introduire la question des violences autour de la naissance d'un enfant et des mois qui la suivent est une tâche difficile : cet espace-temps entre deux, *no man's land*, est un carrefour anarchique de forces à organiser. Les violences y sont multiples, d'origines diverses, nocives pour les unes, nécessaires pour les autres, en fonction du sens qu'elles peuvent prendre, des sujets qu'elles affectent, des qualités de l'entourage du sujet, de la temporalité qui y est engagée. Toute vio-

Anne Aubert-Godard, psychanalyste, professeur de psychologie clinique et psychopathologie à l'université de Rouen.

lence éprouvée vient signaler un écart excessif entre le monde psychique ou psychosomatique et ce qui lui est externe, étranger ; l'excès rend dangereux, désorganisateur, voire destructeur ce qui aurait pu venir nourrir ce monde dans d'autres conditions. Certaines rencontres n'ont pu donner lieu à l'intériorisation subjectivante de l'expérience en raison de l'intensité excessive, ou de caractéristiques trop difficiles, par rapport aux capacités du sujet à ce moment-là. La violence que les perceptions recèlent parfois peut être telle qu'elles pourraient ne pas être perçues par le sujet, grâce à des modalités défensives à efficacité négative, afin de le protéger d'un éprouvé catastrophique, ne lui épargnant pas toujours pourtant un saccage intérieur consécutif à l'excès. Toutefois le nouveau-né qui n'est plus protégé par le placenta et l'environnement utérin n'a pas, « nouveau-nu » (Bouchart, 1989), encore constitué de telles défenses, si ce n'est pathologiques, quand cet environnement a lui-même été déjà défaillant. Il est donc pleinement exposé aux violences multiples dont la principale semble être la carence de présence sensorielle d'une mère déjà connue qui lui assure une sorte de continuité entre la vie d'avant, la vie dedans, et la vie maintenant, la vie dehors. Par sa présence sensible, vivante et expressive, il est protégé des violences qui peuvent en revanche l'atteindre elle, alors très réceptive à et dépendante des qualités de l'environnement, et ainsi retentir sur lui secondairement. La fragilité de chacun des partenaires engagés dans cette « folle » aventure permet l'accueil du nouveau mais aussi le retour inquiétant des détresses archaïques. La devenant mère qui était une femme enceinte et n'a pas encore pleinement acquis l'identité de mère a besoin d'une mère qui l'embrasse pour supporter cet état psychique tout en actions qui lui

échappent pour la plupart et qu'elle doit pourtant maîtriser : la perte, momentanée mais elle ne peut le savoir alors, de son corps labouré, ouvert, lieu de passage. Sa haine dans les tripes lui est utile pour s'en sentir propriétaire malgré tout. Elle a besoin de son compagnon qui va, quant à lui, enraciner sa paternité réelle dans cette demande de partage et d'aide, de protection, pour que cet enfant soit le sien, le leur. Se sentir écarté, voire exclu, de cet événement dont le drame manifeste n'implique que la femme et le bébé est pour lui d'une grande violence, mais y être précipité sans préalables ni garde-fous peut aussi l'écraser comme personne et comme devenant père. Il ne pourra peut-être pas transformer ces violences restées obstacles au développement du processus de paternification. Pour chacun des trois, les informations sensorielles qu'apporte une présence concrète sont indispensables à la mise en route du processus d'attachement, dispensateur de sécurité sur lequel l'investissement libidinal, comportant des mouvements pulsionnels et passionnels, s'appuie.

On pourrait désigner comme « violences traumatiques » les réalités ayant fait trace, mais, refoulées pour certaines, restées en échec, et en attente, de symbolisation ; d'autres, non refoulables, n'ont même pas donné lieu à des inscriptions susceptibles d'être ré-investies, re-présentées, si ce n'est sous la forme explosive purement affective redoutée. Est ressenti violent, et rejeté hors de la conscience à ce titre, ce qui, de la réalité, n'a pas (encore) pu être lié, pensé, représenté et investi par le moi, approprié, assumé comme partie de son histoire, ni sur le moment, ni dans l'après-coup. Certaines situations ont fait une violence qui déserte le sujet jusque dans ses racines identificateuses et dans un avenir possible, sans que ce dernier ait

pu en éprouver quoi que ce soit. La violence et la destruction ne sont alors pas perçues mais subies, mettant en échec les dispositifs de défense active les plus sommaires au profit d'un effacement de soi (Roussillon, 1999). Dans toutes ces situations d'effondrement, les événements traumatisants ne sont pas connus et ils sont inaccessibles directement au langage. Il faudra en repasser par un autre suffisamment proche, assez empathique et intéressé pour proposer sa propre narrativité au sujet qui, tel un nourrisson auprès de sa mère, y trouvera peut-être un étayage émotionnel et verbal substitutif au trou d'images et de mots resté stérile jusqu'alors. Les traumatismes archaïques les plus actifs dans l'inconscient et les plus difficiles à élaborer sont ceux produits durant l'enfance ne disposant pas (encore) du langage. On y trouve des violences « par excès », manifestes, et « par défaut » de l'environnement, plus discrètes voire ignorées (Winnicott, 1947). Parmi celles-ci, l'inexpression massive d'une mère traumatisée, déprimée, désespérée profondément la vitalité du bébé adressée à l'autre, en quête d'un autre vivant. Pour celui qui devient père, dans ces conditions, d'un enfant donné à elle qui semble le refuser, insupportable est le constat d'incapacité maternelle d'une femme qu'il avait choisie pour être la mère de son enfant. Démenti cruel de sa propre croyance en l'amour parfait de sa mère pour le bébé qu'il fut et qu'il voulait reproduire ! C'est aussi la mise en impasse de son élaboration génitale : ni la dette de vie, ni le cadeau d'un bébé ne semblent plus avoir de sens. Comment, alors, dépasser la différence des sexes et celle des générations ? Toutes sortes de violences, disions-nous...

La violence fondamentale (Bergeret, 1984), proche de l'attachement (Bowlby, 1969), prétend désigner les réactions

de défense vitale dont est doté l'être vivant, y compris l'être humain, de façon instinctive. Chez Bergeret, cette force brute d'auto-conservation se trouverait orientée en grande partie par son détournement libidinal, typiquement humain, à travers la relation à l'objet qui donne les soins et le sens. Une part, plus ou moins grande, échappe pourtant à cette intrication primaire à la pulsion, et resterait disponible comme défense de soi non psychisée tout au long de la vie. Cette agressivité de défense peut être meurtrière, sans autre but que de protéger la personne. Elle est une force de vie également proche de la conception qu'a D.W. Winnicott de l'agressivité. Pour ce dernier, la libidinalisation de cette agressivité archaïque de vie associée à la motricité se fait au cours des expériences primitives du nourrisson avec le corps de sa mère, qui ne la craint pas : elle est fondatrice d'une capacité d'intégration de sa vitalité réduisant le besoin d'une érotisation secondaire de l'agressivité dans une forme sadomasochiste. Aussi la destructivité envieuse (Klein, 1928) doit-elle vraiment être différenciée de cette agressivité de vie : revendication d'une toute-puissance défensive dans la destruction, réaction de dépit devant le décalage éprouvé trop important entre soi et l'autre alors ressenti inaccessible, rendant l'accomplissement identificatoire impossible. Les attaques sadiques sont, quant à elles, à distinguer de la cruauté primitive, expression de la pulsion orale qui ignore encore les effets de son activité, et des pulsions cruelles, emportées par le désir d'explorer et de connaître mais sans but de faire souffrir (Mijolla-Mellor, 2002). Le sadisme serait à rattacher à un premier travail de séparation d'avec l'autre et à la douloureuse difficulté de ce travail, sensible à travers le besoin d'emprise du sujet qui s'affirme sur l'autre, jusque sur ce qu'il éprouve du fait

du sadique, dans un besoin-désir de possession totale et dans un contexte d'interidentification. La haine, enfin, est l'affect par lequel le moi, nous dit Freud, le moi-plaisir qui ne prétend être que plaisant (Freud, 1915), se distingue de l'objet non-moi, étranger, qui coïncide avec le déplaisir. L'objet est donc d'abord connu, en tant que non-moi, dans la haine, avant que de l'être dans l'amour, sentiment plus complexe qui risque de chercher à confondre moi et l'autre. Le moi affirmant sa différence, ses limites, et s'affirmant lui-même dans son pouvoir discriminant, dans son territoire déclaré, doit pouvoir disposer pleinement, sans inhibition, de l'efficacité de la haine différenciatrice pour construire un authentique amour d'un autre, dans le dépassement de l'ambivalence. Il est un temps où l'échange haine pour haine (Winnicott, 1947) est le seul respectueux de l'autre mais ce n'est pas celui, périnatal, du nouveau-né ou même du nourrisson et de ses primes parents. La haine exercée contre l'autre à contretemps peut faire des ravages. Et nous comprenons combien la temporalité et l'accordage des temps sont fondamentaux pour assurer la communication entre soi et l'autre et la transmission de valeurs entre les générations, plutôt qu'une répétition de violences. Cependant, les rives du fleuve peuvent être dites violentes et l'interprétation que font les parents des éprouvés supposés du bébé, de ses besoins, de ses désirs, en se faisant l'ombre parlée d'un sujet à venir, en pensant et parlant à sa place, en le projetant dans un avenir qu'ils imaginent, eux, et chacun à sa façon, n'est-elle pas une « violence fondamentale » (Aulagnier, 1975) faite à l'être infini, à cette énergie brute, à toutes ces potentialités ouvertes qu'elle porte, à tout ce que cet être humain aurait pu être et devenir en d'autres conditions ? La violence de l'in-

terprétation est inévitable et même plus, indispensable au développement d'un sujet à venir et à la survie d'un être totalement dépendant d'un autre, fût-il animal. Peut-il y avoir un fleuve sans berges ? Ne sont-ils pas dans un rapport de création réciproque ? L'être du fleuve a donc à voir avec la représentation, les berges qui l'accueillent, le guident, le font.

Le processus de gestation, laissant place à celui de la mise au monde qui le prolonge tout en préparant le processus d'adoption parentale d'un petit allant s'autonomisant, et l'ensemble périnatal doivent s'humaniser dans l'interprétation car ils réveillent chez les adultes, homme et femme différemment, les formes archaïques et enfouies de la vie psychique, jusqu'à leurs parties de soi non encore « nées » qui trouvent là, parfois, une occasion d'éclorre, en attente d'une formalisation, dans le cadre d'une relation. Nous nous sommes attardé quelque peu sur les formes violentes qui, toutes et toujours plus ou moins, accompagnent cette période périnatale et ce qui s'y passe, du fait de leur émergence intense, inattendue, intrusive pour le moi de maîtrise des frontières qui cherche à rester chez lui et à rester tranquille tandis que le combat fait rage à demeure et que le moi sera obligé de changer. Les formes d'apparition à la conscience sont violentes, les sentiments eux-mêmes, que nous nommons prégénitaux, le sont, sur les mouvements desquels, à retournements rapides, nous reviendrons. Que ces violences de forme et de contenu ne nous fassent pas, pourtant, négliger la grande organisation œdipienne globalisante, la censure génitale qui préside à la mise en scène unifiée des fantasmes autour de la naissance... d'un héros, bien entendu... La scène œdipienne condense et déplace les désirs prégénitaux qu'elle a pu reprendre dans ses filets et refoule les autres. « Il était une fois

un enfant donné par son père à la fille, selon leur désir », induit pour elle que sa mère devenue grand-mère fût une rivale crainte pour sa jalousie, peut-être meurtrière de la jeune mère et de son bébé. Vu d'ailleurs, ce scénario œdipien, en cours de résolution mais réactivé par la situation, c'est le jeune géniteur engagé dans un travail de paternité imposé par la situation triangulaire qui se sent menacé de mort, minable, incapable d'assumer la position de père, qu'il avait, enfant et jusqu'alors, imaginée grandiose. Il y a bien rupture entre sexualité infantile et exigences culturelles de paternité ! C'est vraiment dans l'unification des différentes pulsions partielles, problématisées au sein du drame œdipien, que les différences de sexe et de génération prennent sens dans une complémentarité autour de la mort. La violence génitale trouve un moi mieux préparé à y faire face, aidé par la culture, disposant d'outils efficaces, angoisse signal et refoulement. Mais, en fait, la période périnatale entraîne souvent la femme et l'homme qui y sont engagés, la femme tout particulièrement, dans la création d'un nouvel ordre psychique transitoire, échappant en partie aux catégories névrose/psychose/perversion (Cramer, Palacio-Espasa, 1993). Depuis son organisation œdipienne plus ou moins solidement construite, la femme enceinte et récemment mère régresse, sans forcément quitter le repère œdipien. Elle modifie les limites de son moi pour intégrer cet intrus-étranger et en faire le dépositaire du meilleur d'elle-même. De son « trésor » narcissique elle parle peu, tant qu'il n'est pas né, tandis que remontent à sa conscience, en une sorte de « transparence psychique », de nombreux souvenirs d'enfance conflictuels, voire traumatiques, restés enfouis jusqu'alors, dont elle attend la résolution dans une relation de confiance